

l'autre. On sait à quel point le gouvernement est inquiet de l'attitude des évêques. Quelques-uns d'entre eux ayant déclaré que si les Jésuites étaient chassés de leurs maisons conventuelles, un asile leur serait ouvert dans les palais épiscopaux, le Gouvernement a pensé qu'il serait utile d'obtenir au nom du Pape une démarche qui le rendit solidaire du général des Jésuites. M. Rossi a donc été chargé d'obtenir du Saint-Père qu'il adressât aux évêques de France une lettre encyclique pour les inviter à se départir de l'opposition qu'ils font depuis quelque temps au gouvernement français, principalement en ce qui concerne la loi sur l'instruction secondaire. Cette seconde demande a été, comme la première, éludée par le très Saint-Père.

« La situation est donc exactement aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les Jésuites consentent bien pour un moment à s'effacer; mais leur esprit reste debout au milieu de nous, et nous retrouverons demain aussi ardentes, aussi opiniâtres que jamais les prétentions de leurs adhérents. Toutes les questions qu'on a pu croire un moment résolues sont donc aujourd'hui encore à l'état de controverse, et de controverse acharnée. Il s'agit toujours, pour le clergé, d'usurper les droits, le rôle de l'Etat en manière d'instruction publique. Il s'agit toujours, pour nous, de défendre et de maintenir ces droits imprescriptibles. »

Le *National* a raison, la situation est aujourd'hui ce qu'elle était hier; aucune question n'est résolue, et il s'agit toujours pour les catholiques d'obtenir le libre exercice des droits garantis par la Charte, pour leurs adversaires de maintenir, malgré la Charte, le despotisme de l'Etat.

LA FIDÉLITÉ BENIE.

IX.

Souvent l'évêque priait aussi Dieu de vouloir bien exaucer le désir de la vertueuse Marie. Il le faisait surtout, en offrant pour elle le saint sacrifice de la messe. Il disait ordinairement à Marie et à tous ceux qui avaient le cœur froissé par quelque trouble et par quelque peine : « Nous pouvons tout obtenir de Dieu, par le saint sacrifice de la messe; car le pouvoir de Jésus, qui s'immole et qui s'offre à son Père céleste, est sans bornes. »

Le charitable pasteur ne négligeait toutefois aucun des moyens humains pour atteindre son but. Jusques là, tout avait été inutile. Une nouvelle guerre s'était élevée entre Genséric et l'Eglise romaine; toute communication avec l'Afrique devenait impossible. Ces tristes circonstances augmentèrent l'inquiétude de Marie, et elle crut qu'elle devait renoncer à toujours, à obtenir des nouvelles de son père. Les larmes aux yeux, elle fit part à l'évêque de ce nouveau sujet de douleur.

Théodoret lui répondit :

« Nous ne devons jamais désespérer de la divine Providence, quand bien même tous les moyens sur lesquels nous comptons, nous paraissent anéantis. Dieu en a beaucoup d'autres; car sa sagesse est inépuisable. Il nous conduit souvent au but par un chemin inconnu. S'il y apporte quelque retard, c'est pour éprouver notre résignation, et rendre sa Providence plus éclatante. Les grandes joies ne viennent qu'après de longues souffrances. »

« Je pense, ajouta l'évêque, que nous pouvons encore tenter un moyen. S'il ne nous réussit pas, nous nous abandonnerons plus que jamais à la profonde sagesse, et à l'infinie bonté de Dieu, qui peut nous secourir, alors même que nous ne voyons aucun remède à nos maux. J'ai des amis dans les différentes contrées de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; j'écrirai à tous les évêques et à toutes mes connaissances, afin qu'ils me fassent savoir s'ils ont entendu parler d'Eudémon de Carthage, s'ils connaissent ce qu'il est devenu, s'il vit encore, et le lieu où il réside. »

Il n'y avait pas alors de poste, comme de nos jours. Aussi les lettres ne parvenaient-elles que lentement, et leur arrivée n'était pas toujours certaine. Il n'existait pas non plus de papiers publics, par lesquels on peut facilement aujourd'hui communiquer avec les pays lointains, et y demander des renseignements. Nous avons des avantages et des commodités qui, dans les anciens temps, étaient tout-à-fait inconnus. Nous devons en rendre grâce à Dieu, et les faire servir à sa gloire. Bien malheureux et bien coupables sont ceux qui tournent les dons du Seigneur, contre son infinie bonté, et qui en font usage pour la perte des âmes.

Malgré le peu d'apparence qu'il y eut de réussir, Théodoret était plein d'espérance, et il comptait que Dieu dirigerait lui-même une affaire qu'il avait entreprise par les vœux les plus purs de la charité.

Plusieurs semaines, plusieurs mois s'écoulèrent; et il n'arrivait aucun éclaircissement; Théodoret reçut des réponses de quelques personnes aux-quelles il avait écrit; aucune ne lui donnait des nouvelles d'Eudémon. Cependant toutes les âmes pieuses de la ville priaient pour Marie, et demandaient au ciel de la remettre entre les mains de son père. Quoiqu'aucune nouvelle favorable ne fût venue

nourrir l'espérance, tous étaient cependant persuadés que Dieu ne laisserait pas sans récompense les efforts de leur évêque. Tous voulaient, par la prière, coopérer à une aussi bonne œuvre; tous témoignaient le plus vif intérêt à Marie et à Rufine; et manifestaient un nouveau zèle pour leur être utiles.

Par les soins bienveillans de Théodoret, Marie retira un grand avantage de la prolongation de son séjour à Cyr; elle y prit goût à la lecture des bons ouvrages. Le zèle prêtre était un des hommes les plus savans de son siècle, et il nous a laissé dans une histoire de l'Eglise, très-estimée, et dans plusieurs autres écrits, des momens de son savoir et de sa piété. Il guidait et dirigeait Marie, dans le choix des ouvrages, la prévenait contre ceux qui auraient pu altérer sa vertu et sa foi, éloignait d'elle les livres qui tendent à faire perdre l'innocence du cœur, ou qui, sans être aussi positivement dangereux, ébranlent l'âme, et portent insensiblement au relâchement et à l'oubli des devoirs.

Les dimanches et les jours de fête, Marie lisait, avec ardeur, les manuscrits que l'évêque lui mettait entre les mains; c'étaient le Nouveau Testament, ou les écrits des Pères, qui convenaient aux vierges du Seigneur, ou le récit des victoires des Martyrs, ou l'histoire de la vie et des mœurs des premiers Chrétiens. Par là, elle ornait son esprit et éveillait, dans son cœur, les pensées les plus généreuses, et les plus beaux sentimens.

Rufine ne pouvait pas lire elle-même; car elle avait toujours été esclave, et avait été privée du bonheur de pouvoir s'instruire. C'était avec transport qu'elle écoutait Marie, qui lisait à haute voix, et qui, s'énonçant avec l'accent le plus pur et le plus expressif, pénétrait toutes celles qui l'entendaient, des vérités saintes qu'elle leur annonçait.

Toutes deux, par cette nourriture de l'âme, gagnaient encore en sagesse, en piété et en courage dans la vertu. Le vénérable pasteur leur faisait remarquer les bons effets des saintes lectures. Il leur faisait apercevoir combien sont malheureux ceux qui déclinent de recourir à ces sources vivifiantes, et surtout combien la jeunesse est imprudente et inconsiderée, lorsqu'elle préfère à des jouissances aussi pures et aussi avantageuses, des distractions et des plaisirs où elle expose souvent l'honneur, la santé et la vertu.

Théodoret avait fait pour Rufine et Marie, quelques extraits des Pères de l'Eglise, sur les vertus des vierges chrétiennes. Les deux jeunes exilées faisaient leurs délices de cette sainte lecture, et Marie paraissait animée d'un feu tout céleste, lorsqu'elle lisait ces beaux passages de saint Ambroise et de saint Jérôme.

« Une vierge chrétienne est un don du ciel; elle fait la gloire et la joie de ses parens; elle exerce, dans sa maison, le sacerdoce de la chasteté; elle est une victime qui s'immole chaque jour, afin d'apaiser la colère de Dieu; elle est un gage cher à sa famille qu'elle ne contriste jamais par les caprices de l'humeur. »

« Ce qui fait la beauté d'une vierge chrétienne, c'est la vertu. Le véritable ornement de la beauté, c'est de négliger l'ornement. Ce n'est pas sans dessein que l'Eglise la compare à l'abeille laborieuse, ne se nourrissant que des rosées du ciel et du suc des fleurs les plus pures. Ainsi la vierge chrétienne se nourrit de la parole de Dieu. Elle travaille, mais pour les pauvres; elle cueille avec soin cette fleur, dont il est dit : « Je suis comme la fleur des prairies et le lys des vallées; je suis comme un lys au milieu des épines. »

« C'est le propre de la vertu de ne croître, qu'au milieu des épines. De combien de précautions n'a-t-elle pas besoin? Prenez donc, ô vierge du Seigneur, les ailes de l'Esprit, pour vous élever au-dessus de tous les vices, afin d'aller vous reposer, au sein de l'Époux céleste. Il est semblable au Cèdre du Liban, qui, de son front, touche le ciel, et ses racines dans la terre. »

« Cherchez-la cette fleur précieuse, vous la trouverez dans la vallée de votre cœur; car elle a coutume de se communiquer aux âmes humbles et d'y répandre son parfum. Le Seigneur répand ses grâces abondantes sur un cœur qui lui est consacré; il veille sur lui avec plus de soin; il l'environne d'une protection plus puissante. Il commet, à sa garde, une légion d'anges qui combattent pour sa défense. Servant sous les mêmes étendards que les esprits célestes, il n'est pas étonnant qu'ils combattent pour elle. Il est juste qu'elle ait pour défenseurs, ceux dont elle imite la vie. »

« Ma fille, ne prêtez jamais l'oreille aux paroles inconvenantes. Souvent on ne s'en permettra en votre présence, que pour vous éprouver. On essaie l'impression qu'elles feront sur vous. Si votre pudeur ne s'en alarme pas, on ira plus avant encore; on applaudira à ce que vous direz; on se rueriera que vous avez de la piété avec de l'enjouement. Vous ne vous apercevrez pas des pièges qui vous seront tendus. Un secret penchant nous pousse au mal; on n'entend point, sans rougir, ces complimens dangereux; mais on ne laisse